

## 1/ Question de vocabulaire

Vous définirez en contexte le sens du nom « *urbi* » (l.1).

Dès le premier vers de l'extrait de l'éloge de Stilichon que nous avons à étudier, le nom « *urbi* » est doublement mis en valeur, par sa place terminale et par l'adjectif emphatique « *tantae* » qui lui est épithète. Il s'agit du datif du nom « *urbs, urbis, f* », que nous traduisons communément par « ville », mais qu'il va falloir préciser.

Il désigne d'abord, en opposition avec « *arx* », la citadelle, et « *rus* », la campagne, un espace démilitarisé et sanctuarisé par sa situation à l'intérieur d'un « *pomoerium* » symbolique : donc **un espace à la fois occupé par des bâtiments liés à une vie sociale et par des monuments dédiés aux dieux**. C'est ce que suggère aux vers 4-5 l'expression « *quae luce metalli / aemula vicinis fastigia conserit astris* » : « qui par l'éclat de son or édifie des toits qui rivalisent avec les astres tout proches ». Elle suggère une architecture à la fois somptueuse, élevée et sacralisée, comme on peut l'attendre dans une ville qui constitue **un centre religieux**.

Car cette ville est manifestement La Ville, « **Urbs** » avec une majuscule : **Rome**. En témoigne l'allusion à ses sept collines : « *septem scopolis* » (v.6). L'image d'une cité qui naît dans des frontières étroites (« *exiguis finibus* ») et s'est déployée jusqu'aux pôles en suivant le soleil évoque bien entendu la progressive expansion de Rome sur un *imperium* de plus en plus étendu.

Claudien assimile donc la cité d'origine à l'ensemble des territoires conquis : il s'agit alors d'**une métonymie, qui désigne la partie pour le tout**. C'est le troisième sens du nom « *Urbs* », qui peut alors désigner **à la fois le siège politique central et tout l'Empire**, considéré comme une « *gens una* », une même nation. L'invocation initiale à Stilichon, « *proxime dis consul, tantae qui prospicis urbi* », « *consul si proche des dieux, toi qui veilles sur une si grande ville* », atteste du statut privilégié du régent de l'Empire romain d'Occident et d'une cité qui, ayant conquis le monde, est présentée par le poète de cour comme la matrice d'un nouvel ordre pacifique universel.

## 2/ Question de grammaire (1)

Ce texte est structuré par des reprises systématiques des deux pronoms « *haec* » et « *quae* » (sous cette forme, ou à d'autres cas). Montrez-le, identifiez la nature de ces formes et justifiez ces effets de reprises : quel nom mettent-elles en valeur ? Pourquoi ne pas avoir utilisé le pronom « *illa* » ?

Plus qu'un éloge de Stilichon, alors Régent de l'Empire romain d'Occident pour Honorius, c'est bien un éloge de Rome que compose Claudien dans ce texte. Introduite par le datif « *urbi* » dès le v.1, la Ville éternelle est ensuite systématiquement désignée par deux pronoms, le démonstratif « *haec* » et le relatif « *quae* », dans une structure anaphorique qui amplifie la dimension épидictique du texte.

C'est d'abord le pronom relatif qui dans les huit premiers vers introduit une série de cinq subordonnées relatives déterminant l'antécédent « *urbi* » : « *qua* », (v.2), « *cujus* » (v.3), « *quae* » (v. 4, 6 et 7). Cette structure litanique **élargit progressivement le cadre de la description**, d'abord vers le haut, avec plusieurs allusions à l'éther, aux astres et à l'Olympe, puis sur un plan horizontal du centre des sept collines vers la totalité du monde : « *quae fundit in omnes / imperium* ».

A partir du v. 9, c'est la structure de mise en relief « *haec est quae* », « *c'est elle qui* », qui structure les grandes étapes de cette expansion, avec une reprise simple du démonstratif « *haec* » au v.11, puis une reprise en anaphore d'*« haec est... quae »* au v. 21. Cette tournure présentative, permise par le pronom démonstratif « *haec* » développé par une relative introduite par le pronom relatif « *quae* », permet d'introduire une importante série de subordonnées dont les verbes mettent en valeur **le dynamisme de la cité conquérante**.

Enfin le v. 25 introduit une variation dans le système anaphorique, puisque c'est cette fois le génitif « *hujus* » du pronom démonstratif, complément du groupe nominal « *pacificis moribus* », qui introduit la petite conclusion consacrée à la **mise en valeur de l'apport considérable de Rome au monde civilisé** : la création d'un peuple unique, universellement uni dans la paix : « *cuncti gens una sumus* ».

Cette association des deux pronoms, démonstratif et relatif, est donc particulièrement indiquée pour structurer tout l'éloge de Claudio et insister sur sa dimension épictique. On pourrait se demander pourquoi il n'a pas exploité plutôt la valeur emphatique du démonstratif « *illa* », mais outre le fait que ce dernier aurait introduit une syllabe supplémentaire dans l'hexamètre dactylique, avec une mesure en trochée |- u| plus délicate à intégrer qu'une diphongue longue, le déictique « *haec* » insiste sur sa proximité à la fois spatiale et affective : après tout, Rome est présentée comme une mère, « *matris ritu* », que Claudio célèbre avec autant d'admiration que d'enthousiasme.

### 3/ Question de grammaire (2)

*Vous releverez tous les verbes des v.11 (« *Haec obvia* ») à v.20. Présentez-les avec un classement synthétique, identifiez-les, justifiez les différences de modes et de temps et indiquez quel est l'effet recherché par le poète.*

Au milieu de son éloge de Stilicon, le poète Claudio consacre dix vers à l'évocation des guerres de conquête menées par Rome plusieurs siècles auparavant. Avec un sens relatif de la chronologie, qui mélange des allusions aux guerres puniques (de 264 à 146 av.JC), aux conquêtes de la péninsule ibérique (de 218 à 19 av. JC) et à celle de la Gaule (de 58 à 50 av. JC), il élabora une narration dramatique scandée par onze verbes conjugués au passé, mais à des modes et des temps différents.

Le verbe central de cette série, « *nunquam succubuit damnis* » (v.15), « elle n'a jamais succombé à ses pertes », est conjugué à l'indicatif parfait, 3<sup>e</sup> personne du singulier ; il inscrit les événements racontés dans un passé **accompli** (*perfectum*), mais exprime aussi une **permanence** de la résistance à tous les désastres, une sorte d'attitude systématique intemporelle, qui résumerait en quelque sorte le caractère romain.

Les péripéties n'ont pourtant pas manqué : elles s'expriment dans des subordonnées conjonctives, compléments circonstanciels de temps, introduites par la conjonction de subordination « *cum* » qui par concordance des temps impose l'utilisation du subjonctif imparfait pour exprimer la **simultanéité** des actions. Les verbes « *gereret* », « *caperet* », « *obsideret* » et « *prosterneret* » appartiennent à cette série. Leur énumération suggère une suite ininterrompue d'actions concomitantes, résumée par le vers « *innumeris uno gereret cum tempore pugnas* » (v.12) : « alors qu'en même temps elle menait d'innombrables batailles ». Claudio mélange ici allègrement les époques et les guerres de conquête, mais l'effet qu'il cherche à produire est celui d'une activité belliqueuse constante, menée sur plusieurs fronts malgré les difficultés.

Trois vers à l'imparfait (16-18) résument cette permanence de la résistance et de l'attaque. Ils évoquent d'abord les désastres de Cannes et de la Trébie (avec une inversion de la chronologie), avec un verbe à l'indicatif imparfait, « *fremebat* », qui par son **aspect duratif** amplifie la réaction paradoxalement maîtrisée des Romains, malgré le vers suivant qui dramatise la menace constituée par l'arrivée possible d'Hannibal aux portes de Rome. Mais Claudio la mentionne dans une subordonnée circonstancielle de temps introduite par « *cum* », ce qui impose l'utilisation du subjonctif imparfait pour « *premerent* » et « *feriret* » : **la menace est en quelque sorte mise à distance et subordonnée**, puisque le verbe de la principale, à l'indicatif imparfait, « *mittebat* » exprime une attaque simultanée de l'Hispanie.

Enfin deux vers à l'indicatif parfait, « *stetit* » et « *quaesivit* » complètent la narration de la conquête, cette fois vers la (Grande) Bretagne : le *perfectum* exprime ici **une action de premier plan, passée et révolue**.

Ainsi Claudio brosse-t-il un tableau dramatique de certaines grandes étapes de l'expansion de l'*imperium romanum*, avec le souci d'exprimer l'élan constant d'un peuple voué à la conquête du monde, malgré les vicissitudes qu'il a pu subir. Son utilisation assez virtuose des valeurs des modes et des temps du passé est l'une des caractéristiques du registre épique qu'il déploie dans cet éloge de Rome.